

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection1838 \(4 août - 4 novembre\)](#)[Item133. Val-Richer, Mardi 18 septembre 1838, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

133. Val-Richer, Mardi 18 septembre 1838, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

1 Fichier(s)

Les mots clés

[Conditions matérielles de la correspondance](#), [Discours du for intérieur](#), [Relation François-Dorothee](#)

Relations entre les lettres

Collection 1838 (4 août - 4 novembre)



[134. Val-Richer, Mardi 18 septembre 1838, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

est associé à ce document



[135. Val-Richer, Jeudi 20 septembre 1838, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

est associé à ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date1838-09-18

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitOui, je vous aime, je vous aime plus que je ne vous ai jamais aimée, plus que vous ne le coirez jamais.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),
préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1,
n°170/200

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 399, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites(Hennequin/XIXe siècle), IV/43-44

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

133 Mardi 16, 10 heures

Oui, je vous aime, je vous aime, plus que je ne vous ai jamais aimée, plus que vous ne le croirez jamais. Vous êtes malade depuis trois jours. On peut être bien malheureux sans être malade. Que n'ai-je pas pensé, que n'ai-je pas senti depuis trois jours ?

Laissez-moi être heureux de toutes ces lettres d'aujourd'hui ; heureux, oui heureux, laissez-moi être heureux de tout ce que je lis là. Je ne l'espérais pas. Je ne l'espérais plus. Dearest ever dearest, je vois ce que vous avez souffert. Pardon, pardon, laissez-moi être heureux. J'en ai un remord immense ; mais je suis si heureux. Trois jours sans lettres et en supposant toutes les causes, des causes bien pires que de vous savoir malade ! Ce que je dis là est affreux. Mais pardon encore pour cela. Adieu Adieu. Je vous aime. Ce soir, je vous dirai tout. Je vous aime.

Informations éditoriales

Date précise de la lettreMardi 18 septembre 1838

Heure10 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 133. Val-Richer, Mardi 18 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-09-18.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 31/01/2023 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1529>

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 29/11/2022

62

Ah, je vous aime, je vous aime,
 plus que je ne vous ai jamais aimé, plus que vous ne le
 croirez jamais. Vous êtes malade depuis trois jours. On
 peut être bien malade sans être malade. Que n'avez-
 vous pu, que n'ai-je pu sentir depuis trois jours !
 Laissez-moi être heureux de toutes vos lettres, d'aujourd'hui ;
 heureux car heureux, laissez-moi être heureux de tout
 ce que je lui ai. Je ne s'aperçoit pas. Je ne s'aperçoit
 plus. Dearest, ever dearest, je vois ce que vous avez
 souffert. Pardon, pardon, laissez-moi être heureux.
 J'ai eu un roman immense ; mais je suis si heureux ! Trois
 jours sans lettres, et on suppose toute la cause, la
 cause bien pire, que de vous avoir malade ! Ce que je
 dirais est affreux. Mais pardon encore pour cela. Adieu.
 Adieu. Je vous aime. Ce soir, je vous dirai tout. Je
 vous aime.